

Les femmes et la mort

Chrystine Brouillet, *Le Collectionneur*, Montréal, La courte échelle, 1995, 224 p., 14,95 \$.

Philippe Margotin, *Souricière pour une madone*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, coll. « L'Autre NOIR : Thriller », 1995, 256 p., 19,95 \$

Jean Pelchat, *Suspension*, Québec, L'instant même, 1995, 232 p., 22,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1995). Compte rendu de [Les femmes et la mort / Chrystine Brouillet, *Le Collectionneur*, Montréal, La courte échelle, 1995, 224 p., 14,95 \$. / Philippe Margotin, *Souricière pour une madone*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, coll. « L'Autre NOIR : Thriller », 1995, 256 p., 19,95 \$ / Jean Pelchat, *Suspension*, Québec, L'instant même, 1995, 232 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 25–26.

Christine Brouillet, *Le Collectionneur*, Montréal, La courte échelle, 1995, 224 p., 14,95 \$.

Philippe Margotin, *Souricière pour une madone*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, coll. « L'Autre NOIR : Thriller », 1995, 256 p., 19,95 \$.

Jean Pelchat, *Suspension*, Québec, L'instant même, 1995, 232 p., 22,95 \$.

Les femmes et la mort

Des meurtres, des assassins, un suspense : tous les romans policiers empruntent le même modèle. L'intérêt d'un récit tient donc à autre chose : à l'univers qu'il met en scène, à la personnalité des protagonistes, aux motifs des assassins...



POLAR

Francine Bordeleau

EN SOMME, « CE QUI FAIT LA QUALITÉ SPÉCIFIQUE, intrinsèque des œuvres se trouve ailleurs » que dans leur seul sujet, comme l'assure l'un des personnages de *Suspension*, le roman de Jean Pelchat. Et en lisant ce livre-ci — un faux polar —, on ne peut douter que l'auteur lui-même souscrive entièrement à cette idée.

Les idées, ça n'est justement pas ce qui manque ici. Avec sa belle-sœur Katherine, professeure d'histoire de l'art à l'université Laval, avec son frère Bernard, un amateur de « fictions mathématiques » et de culture classique qui « vendait du vent » — son entreprise, « Les ventilateurs d'Éole », lui avait permis de faire fortune —, avec quelques amis, le narrateur discute inlassablement. Le niveau est, ma foi, assez élevé. Ici on parle du peintre Marcel Duchamp et de ses « ready-made » ; là de Galilée ; et, tout du long, des philosophes présocratiques : les Thalès, Anaximandre, Anaxagore, Anaximène, Empédocle, Héraclite, Démocrite (qui élabora, il y a 2 400 ans, une théorie des atomes dont la science moderne a démontré la justesse). La pensée de ces philosophes, qu'il serait fastidieux de résumer, est l'un des grands fils conducteurs de *Suspension*. Le nom du narrateur, qui s'appelle Richard Oriol, en constitue sans doute un autre (« oriol », mot d'ancien français, signifie « porche » ; il a été transformé en « oriel » — « fenêtre en saillie sur une façade » —, mot que l'on recommande fortement en remplacement de « bow-window »). De même l'intitulé de chacune des huit parties du récit (« Rez-dechaussée », « Premier étage », et ainsi de suite jusqu'au « Septième étage ») a-t-il sans nul doute un sens.

Certes, *Suspension* contient les traditionnels éléments du polar : des meurtres — de femmes — perpétrés par un individu surnommé « Le Bétail » ; un suspect, en l'occurrence le narrateur, innocent tel l'agneau ; la confrontation finale entre le faux et le vrai coupable. Mais sur les motifs et la pathologie de l'assassin, sur la personnalité des victimes, l'auteur reste sibyllin ; la trame policière de *Suspension*, récit par ailleurs ludique et érudit qui multiplie les chausse-trappes, est pour tout dire assez floue, assez lâche.

En fait, avec ce premier roman très habilement construit, Jean Pelchat, qui nous a déjà donné un recueil de nouvelles (*Le lever du corps*, L'instant même, 1991), s'amuse plutôt à élaborer une cosmogonie. Et cultive l'art du trompe-l'œil avec un brio somme toute impressionnant.

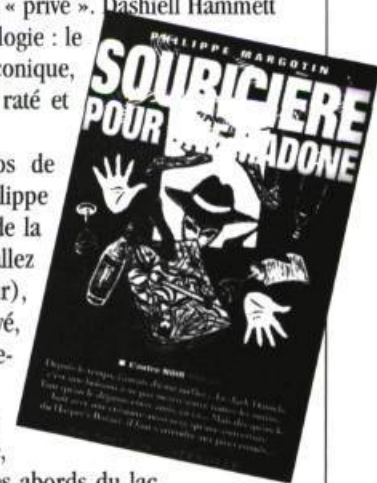
Philip Marlowe version fin de siècle

Parmi les personnages emblématiques du polar et du roman « noir » — la différence entre ces deux genres proches parents, parfois confondus, me semble tenir au climat — figure le « privé ». Dashiell Hammett et Raymond Chandler en ont arrêté la typologie : le privé est un personnage solitaire et laconique, blessé et revenu de tout, plus ou moins raté et grand buveur d'alcool.

Philippe Phelge, le narrateur et héros de *Souricière pour une madone*, de Philippe Margotin (un Français associé au milieu de la musique rock dont le livre se retrouve, allez savoir pourquoi, chez Guy Saint-Jean éditeur), correspond au stéréotype même du privé, mais réactualisé au goût des années quatre-vingt-dix.

« Rock-critic dans un *news magazine* » (ah ! ce détestable « français »...), Phelge, qui s'est réfugié dans un hôtel luxueux des abords du lac Majeur pour terminer son roman, est accusé — bien qu'innocent comme l'agneau — d'un meurtre dont tout laisse croire qu'il fut en réalité commis par une somptueuse blonde évoquant « une héroïne de Gabriele d'Annunzio ». Le macchabée est un célèbre avocat italien et la meurtrière présumée est Eva Donatella d'Algiere, sa femme (et la fille d'un des plus puissants industriels d'Italie). Les choses s'annoncent mal et Phelge décide de retourner illico chez lui, à Paris, en emmenant Mathilda, sa dernière conquête (une somptueuse brune).

Crime passionnel ? Eh non ! Car les meurtres se multiplient et Phelge, obligé malgré lui de mener l'enquête, découvre de sombres secrets de famille, des complots visant à déstabiliser la démocratie italienne, des trafics d'armes, un monde corrompu, des femmes manipulatrices... Bref, pour quelqu'un qui ne serait pas trop regardant et pardonnerait ainsi les maladresses stylistiques, l'emploi intempestif des points de suspension (tellement qu'on se croirait chez Céline), le ton machiste de l'auteur, la relative minceur des personnages et la manie (ma foi assez horripilante) qu'a le narrateur de gratifier chaque situation d'une pièce musicale appropriée, cette intrigue complexe, fertile en rebondissements, pourrait s'avérer fort distrayante. Mais il y a un os, comme on dit. Un très gros os.



Atmosphère déliquescence, femmes vénéuses, corruption, secrets de famille, intrigue alambiquée : ce sont les caractéristiques de *Souricière pour une madone*, mais aussi, mais surtout du *Grand sommeil* (*The Big Sleep*, écrit en 1939) de Chandler. Pastiche ? hommage ? copie ? En tout cas, les similitudes entre les deux récits, évidentes, voire grossières, ne peuvent être accidentelles. Et le fantôme de Humphrey Bogart, qui incarnait Marlowe dans le film réalisé par Howard Hawks à partir du *Grand sommeil*, qui est le visage de Marlowe, traverse subrepticement le roman de Margotin. Faut-il voir là un arrogant clin d'œil, un indice incriminant qu'aurait à dessein laissé l'auteur ?

Collection macabre

Le reproche que l'on pourrait adresser à Chrystine Brouillet est moins grave. L'écriture de la créatrice de Maud Graham et de Marie La Flamme, efficace et assurée — « professionnelle » —, a souvent odeur de recette : *Le Collectionneur*, polar bien ficelé au titre quelque peu pléonastique (l'auteure s'intéresse ici aux tueurs en série et ceux-ci, généralement, « collectionnent » en effet, ne seraient-ce que des cadavres), ne fait pas exception. Mais M^{me} Brouillet affiche volontiers sa conception plutôt pragmatique de l'écriture et n'a jamais, il est vrai, revendiqué sa place au panthéon de la grande littérature.

D'un côté, donc, un tueur en série — un tueur de femmes qui laisse sur son passage des victimes atrocement mutilées —, ce personnage que le succès du *Silence des agneaux*, combiné à quelques affaires criminelles spectaculaires, destine à devenir omniprésent dans le polar.

De l'autre, Maud Graham, héroïne atypique et touchante, que l'on retrouve en compagnie de ses satellites familiers (le jeune prostitué Grégoire, Alain Gagnon, médecin légiste amoureux transi de la détective...). Et pour ajouter à l'angoisse, le « Collectionneur », émoustillé d'être pisté par une détective, puis de plus en plus fasciné par elle, s'approche dangereusement de l'entourage de Maud.

La construction du récit fait songer à la technique de quelqu'un comme Mary Higgins Clark : les personnages secondaires sont mis en place les uns après les autres sans ordre ou justification apparents, mais tous — ainsi le veulent les règles d'un genre qui fait de l'efficacité son principe premier — sont des pièces du casse-tête et ont leur rôle précis. Rôle que le lecteur, comme de bien entendu, ne doit pas deviner trop tôt. Cette technique qui a fait ses preuves, Brouillet la maîtrise ici fort bien.

Contrairement à *Suspension*, *Le Collectionneur* est un polar tout à fait conventionnel. Et assez réussi, même si l'expression et la narration succombent, ici et là, à la facilité du cliché. L'analyse psychologique demeure sommaire — on ne découvrira pas ce qui fait agir un tueur en série —, mais l'intrigue est suffisamment haletante. Avec *Le Collectionneur*, Chrystine Brouillet a sans nul doute écrit son meilleur roman policier.



TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



Denise Noël
LA BONNE ADRESSE
suivi de
Le manuscrit du temps fou
Récits • 161 p., 18 \$

«Elle m'avait fait signe et venait au jour; il parlait dans la nuit. De toute façon, ce temps n'était-il pas le même? J'écrivais au père un peu comme on parle tout le temps, pour ne pas que le silence de la mère ou celui d'Estelle, puisqu'ils étaient fondus en un même, fasse irruption entre lui et moi...»

Deux récits émouvants et douloureux.



Marc Bourgault
L'OISEAU DANS LE FILET
Roman • 259 p., 23 \$

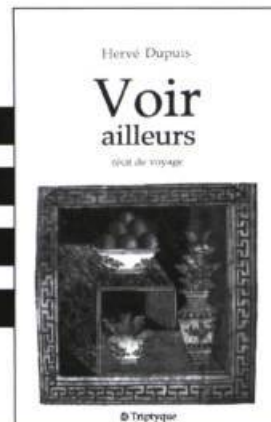
Tel un oiseau pris au piège d'un filet tendu en travers du vent d'été qui souffle, léger, sur le quai de la gare à Reggio-di-Calabria, Gabriel attend. Est-ce pour narguer Estelle qu'il a eu cette aventure? Depuis Paris, elle surgit comme une ombre, venant le hanter dans les villes où ils se sont aimés autrefois, chez des amis artistes en Toscane ou encore à Rome...



Pierre Manseau
MARCHER LA NUIT
ou
La petite poubelle bleue
Roman • 153 p., 17 \$

«Marqué depuis l'enfance par le souvenir d'une petite poubelle, symbole de sa première expérience sexuelle, Henri Duval est de ceux pour qui l'amour est étroitement lié à l'abus. Lorsqu'il rencontre Charles Gauthier, il n'aura plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de sa hantise. L'amour comme une descente aux Enfers, aveugle...»

Par l'auteur de *L'île de l'adoration* et de *Quartier des hommes*.



Hervé Dupuis
VOIR AILLEURS
Récit de voyage • 213 p., 18 \$

«Je suis amoureux de l'Asie et je pose sur elle un regard d'amoureux. D'objectivité donc, point. Il m'a suffi de raconter les manifestations de cet amour. Parfois cependant l'Asie m'a fait terriblement suer. Alors je l'ai engueulée vertement, mais comme on engueule un être aimé.»

Une invitation au voyage...débridé.